

rera de la laine, il obtiendra de la viande, à raison de sa délicatesse, un prix plus élevé que celui de la viande des autres moutons.

L'année passée, dans le moment où les laines étaient à leur plus bas prix, j'ai vendu les miennes en suint 28 sous de France, la livre, à M. Legge, dans Bermondsey-Street, et pendant les trois années précédentes je les avais vendues 36 sous à M. Wood de Bradford. Le poids des toisons de la dernière tonte a été un peu au-dessous de mes évaluations : ce poids varie presque tous les ans de 1 livre, mais plus ordinairement d'une demi-livre.

L'objet principal que j'ai en vue est de démontrer qu'un mouton peut conserver sa toison dans toute sa force et sa beauté pendant trois années, et je ne doute pas que toutes les expériences ne soient confirmatives de mon assertion. J'ai obtenu un produit qu'on n'avait jamais vu auparavant, et qu'on ne regardait pas comme possible, presque tout le monde pensant que la laine tombait d'elle-même tous les ans, si elle n'était pas tondue. C'est aux manufacturiers à fixer le prix de cette laine ; et alors les agriculteurs pourront apprécier ce qu'il y a de plus convenable pour eux, à maintenir les moutons dans l'étable ou dehors : mais que l'on comprenne bien que je n'entends pas laisser la laine plus de deux ans sur le corps des moutons ; par conséquent il ne faut qu'une année d'étable ; les bêtes ainsi tenues ne forment qu'une partie du troupeau ; ce sont des moutons coupés que l'on renferme à l'âge de seize ou dix-huit mois, que l'on tond à vingt-huit ou trente mois, lorsqu'ils sont en même temps bons pour la boucherie, et qu'ils sont choisis parmi les animaux qui, d'après la nature de leur laine, offrent le plus de chances de succès. D'après l'excellence de nos pâturages, d'après l'étendue de notre culture de turneps, et d'après notre goût prononcé pour la viande de mouton, nos troupeaux doivent être une source de prospérité pour ce pays, et nous resterons probablement producteurs *exclusifs* de la laine longue, forte et fine. Les Français, il est vrai, importent chez eux nos moutons, mais s'ils ne les nourrissent pas mieux que leurs troupeaux indigènes, la laine de nos southdowns deviendra bientôt cassante, ensuite sa longueur diminuera, et elle ne sera plus aussi propre au peignage.

Un des principaux manufacturiers de Bath m'a assuré, dernièrement, qu'il serait avantageux d'employer, pour la trame de nos étoffes, la laine saxonne la plus fine.

Je donne à mes moutons autant de sel qu'ils veulent en manger. Pendant le printemps, lorsque les brebis et leurs agneaux paissent dans les prés arrosés, ils en consomment une grande quantité. Je n'ai pas le moindre doute sur l'effet salutaire de cette substance.

Je ne puis pas dire si les moutons de notre pays perdent leur laine, mais j'en ferai l'essai. Il n'y a guère, ce me semble, que l'insuffisance de nourriture qui produise cet effet, ainsi que l'on peut en juger par les bêtes qu'on laisse sur les communs ; alors la toison tient faiblement à la peau ; les buissons et le grattement continuel occasionné par la gale ou les poux leur font tomber successivement la laine, qui se détache d'elle-même toutes les fois que les moutons sont malades.

CHARLES CALLIS WESTERN.

Felix Hall, near Kelvedon.

*Cinq minutes de réflexions sur les moutons mérinos aux États-Unis
d'Amérique, par un cultivateur du Mariland.*

Voici les règles bien simples qu'il suffit d'observer pour conserver les mérinos et leur faire produire une bonne laine :

- 1^o Nourrissez vos agneaux dès le moment de leur naissance ;
- 2^o Maintenez-les en bon état dans toutes les saisons et pendant toute leur vie ;
- 3^o Défaites-vous-en dès qu'ils ne peuvent plus manger beaucoup et que la nourriture ne leur profite plus.

Il faut régler le moment de la monte de manière à ce que les brebis mettent bas vers le 10 février (1), alors le fort de l'hiver est passé, et le temps s'adoucit chaque jour. Les agneaux précoces sont les plus avantageux, et avec les précautions convenables, on peut, à cette saison, en sauver quatre-vingt-quinze sur cent. Lorsqu'on perd plus de 5 p. 0/0 en agneaux, c'est faute de soin. En comprenant les portées doubles, on peut aisément élever, tous les ans, plus d'agneaux qu'on n'a de mères.

Qu'on se souvienne, si l'on veut réussir, que l'œil du maître est le moyen le plus sûr. Pendant la période importante de la gestation, il doit examiner

(1) J'ai lu, dans un ouvrage anglais, la recommandation de faire naître les agneaux sur la fin d'octobre ou au commencement de novembre, parce que le temps est encore doux, et surtout parce qu'à cette époque on a une grande abondance de racines en bon état, qui procurent aux brebis une grande quantité de lait. Près de Paris, avec de grandes brebis, soit de la Flandre, soit du Wurtemberg (d'après la nature plus ou moins sèche de la ferme), croisées par des béliers de Dishley, on pourrait fournir, dès le printemps, des agneaux très-forts qui se vendraient bien.

(Note du Traducteur.)

son troupeau tous les jours au moins une fois. Le berger, qui devra être un homme fidèle et adroit, le visitera à intervalles rapprochés, pendant la journée, et particulièrement de très-bonne heure et très-tard. Près de l'enclos principal avec abris, il faudra en préparer un petit pour l'agnelage, dans lequel vous éleverez un hangar pour garantir de la pluie et de la neige : sous ce dernier seront établis de petits parcs de 5 à 6 pieds en carré, et de 3 pieds de hauteur, sans attacher d'importance à leur mode de construction. Vous en aurez dix pour chaque centaine de brebis ; et chacun d'eux, garnis d'une bonne litière de paille, sera destiné à renfermer une mère et son agneau pendant quelques jours.

Les brebis portent vingt et une semaines, deux ou trois jours de plus ou de moins. Lorsque l'époque de la mise-bas approche, il faut les veiller soigneusement ; et lorsque le gonflement de leur pis indique que dans deux ou trois jours elle aura lieu (pour qu'on s'en aperçoive plus facilement ainsi que pour la propreté et autres motifs hygiéniques, la queue devra être coupée), mettez ces brebis dans un enclos. C'est en tout temps une bonne méthode de séparer la brebis qui va mettre bas, et de la tenir séquestrée du troupeau pendant quelque jours après l'agnelage : cela est absolument nécessaire pendant les temps froids.

La brebis est un animal craintif ayant très-peu d'instinct. Il est très-difficile de l'empêcher de suivre le troupeau. Si, au moment de la mise-bas, on la laissait avec lui, et qu'il vînt à s'éloigner, pour le rejoindre elle ne balancerait pas à quitter son agneau, surtout si c'est à sa première portée, et le laisserait ainsi périr faute de soins et de nourriture. Il arrive souvent que, pendant le premier et le deuxième jour, une jeune mère qui se trouve avec son petit nouveau-né au milieu des autres animaux qui l'en séparent à tout moment, finit par ne plus le reconnaître, le perd et ne veut plus le reprendre.

Il est surprenant de voir quel degré de froid peuvent supporter les agneaux dans les premiers jours qui suivent leur naissance, et combien ils se développent et profitent, s'ils peuvent passer sans accident les quarante-huit premières heures ; mais, pendant ces moments critiques, surtout pendant les douze premières heures, s'ils ne sont à l'abri de la pluie, et s'ils ne sont ni léchés, ni réchauffés par leur mère, ils périront de froid et d'inanition. Les neuf dixièmes de leur mortalité n'ont pas d'autre cause.

Les brebis n'ont besoin de rester dans l'enclos dont nous avons parlé que trois ou quatre jours avant l'agnelage, et autant dans le petit parc ; conséquemment elles ne seront séparées du troupeau que pendant sept à huit jours

tout au plus, si toutefois on les a bien observées et séparées à temps. Ainsi, on n'aura pas une trop grande quantité de brebis mises à part, et celles qui le seront pourront plus aisément recevoir du berger les soins nécessaires. Pendant une température douce, elles doivent pouvoir entrer librement sous le hangar, et leur nourriture est la même que celle du reste du troupeau.

Si une brebis ne veut pas reconnaître et soigner son agneau, on la renferme avec lui dans un des petits parcs, et au bout de quelques jours elle montre la même sollicitude qu'auparavant. Il faut donner une attention particulière au pis des brebis : si on s'aperçoit qu'il est gonflé et dur, comme cela arrive souvent, un peu avant ou après le part, par la trop grande abondance de lait, il faudra faire traire avec soin celles qui seront dans ce cas, une ou deux fois par jour, et par une main qui ne sera pas trop rude. Il arrive fréquemment qu'en négligeant une précaution aussi simple et aussi facile, l'agneau périt de besoin à côté de l'abondance, sans pouvoir tirer une seule goutte de lait. C'est ce que j'ai vu moi-même maintes fois. Il faut aussi avoir le soin de tenir propre la queue des agneaux, pendant quelques jours après leur naissance, parce que leurs premiers excréments sont d'une nature gluante qui colle la laine autour du fondement, et le tient bouché. Je recommanderai de couper la queue de tous les agneaux mâles et femelles, à deux ou trois pouces de la racine, d'abord pour cause de propreté, ensuite aux femelles, pour les motifs qui ont été expliqués plus haut. On peut faire cette opération huit jours après leur naissance, si le temps est doux, ou bien on l'ajourne après les grands froids. On se sert, pour cela, d'une bêche rougie au feu, ou d'un couperet également brûlant. On peut aussi alors marquer les numéros aux oreilles (1). Quant à la castration, elle n'est dangereuse dans aucun temps, à moins pourtant qu'elle n'ait lieu dans le trop grand froid ou dans la trop forte chaleur, et au-delà de trois mois ; mieux vaut la faire le plus tôt possible. Il faudra sevrer les agneaux à l'âge de quatre ou cinq mois, alors ils peuvent se nourrir eux-mêmes ; les brebis devront se reposer pendant quelque temps pour réparer leurs forces, avant d'être présentées de nouveau au bélier. Les agnelles ne doivent être saillies que dans leur deuxième année.

Le meilleur traitement pour un troupeau consiste dans un bon pâturage depuis environ le 20 avril jusqu'au 10 décembre : un peu plus tôt ou un peu plus tard, suivant la température. Entre ces deux époques, on doit le nourrir au râtelier et à la mangeoire. Les râteliers seront bien garnis de bon

(1) V. la 3^e livraison des *Annales de Roville*, p. 182, pour la manière de marquer les numéros aux oreilles.

(Note du Traducteur.)

foin naturel, et mieux encore de trèfle et de *timothy* (*phleum pratense*), pour que les moutons puissent y aller en tout temps. Tous les jours, mettez dans leur mangeoire 1 *gill* par tête (0, litre 236) de maïs concassé, ou l'équivalent en avoine, pois, ou nourriture semblable; et pendant les très-mauvais temps, doublez cette ration. La pomme de terre coupée ou écrasée par une meule à cidre, est une excellente nourriture, surtout au printemps, pour les brebis nourrices. Je considère comme de bien peu de valeur, aux États-Unis, les turneps qui sont si prônés en Angleterre : il y a trop de difficultés ici, pendant nos hivers si rigoureux, pour les conserver soit en terre, soit hors de terre; et quant à les faire manger en parquant, quoique je ne l'aie pas essayé moi-même, je crois que les moutons en souffriraient plus qu'ils n'en auraient de profit. Avec du bon foin seul, donné en abondance, on peut très-bien nourrir un troupeau pendant l'hiver. S'il est peu nombreux, et si votre pâturage ou vos prés sont bons et étendus, il pourra se maintenir dessus en assez bon état; mais il n'y a pas de doute qu'une nourriture abondante, donnée dans la crèche pendant l'hiver, est une économie réelle; de même que du fumier et du travail additionnel donnés à un champ naturellement peu fertile en sont une en agriculture. On est largement payé de ses soins et de sa dépense par l'accroissement des produits en agneaux et en laine, et l'on a, en outre, la satisfaction d'avoir ses troupeaux en bon état. Un des grands avantages de ce système est que, sur la même étendue de terrain, un cultivateur peut, sans qu'il lui en coûte beaucoup plus, élever quatre ou cinq fois plus de moutons qu'il ne le pouvait faire suivant l'ancienne méthode, et encore ses animaux étaient-ils sujets à beaucoup de maladies dont il peut désormais les préserver en grande partie.

En effet, 100 *acres* de bons pâturages (40 hectares) suffisent à 400 moutons depuis le milieu du printemps jusqu'aux gelées, et on nourrit ensuite pendant l'hiver au râtelier.

Pour affourager le troupeau pendant l'hiver d'une manière commode et sans aucune perte de nourriture, il faudra faire un grand parc sur une pièce de terre saine et sèche. On y élèvera, comme je l'ai déjà dit, un hangar couvert en paille, fermé au nord, et ouvert des trois autres côtés. Il devra être assez long et assez large pour contenir à couvert les râteliers et les mangeoires, et permettre aux moutons de s'y coucher à l'abri et sainement. Indépendamment d'une petite porte pour le berger, il y aura un passage de 7 à 8 pieds, qui ne sera fermé que par une barre placée à 3 pieds au-dessus de terre, sous laquelle les moutons pourront toujours passer, mais qui arrêtera les chevaux et les vaches, et leur fermera l'entrée du hangar. Chaque fois

qu'il pleut et qu'il neige, l'enclos doit être regarni d'un nouveau lit de paille. Le hangar sera nettoyé tous les quinze jours, et la litière renouvelée; le fumier qu'on retirera ainsi aura une grande importance.

Lorsque, par trop d'éloignement de la mer, l'influence des eaux salées et de la marée ne se fait plus sentir, il faut donner du sel dans des auges ou sur des pierres plates arrangées exprès : ce soin doit être répété deux fois par semaine, hiver comme été.

La nourriture verte, donnée dès le commencement du printemps, est très-avantageuse aux mères ainsi qu'aux agneaux. Pour en avoir, je crois que ce qu'il y aura de mieux à faire, c'est de semer en seigle, de très-bonne heure, un champ destiné à être pâturé; car il pourra fournir occasionnellement, pendant l'hiver, quelques bons repas, être pâturé au printemps jusqu'au 20 avril, et donner encore, si la saison est favorable, une récolte passable de grains.

Il serait avantageux d'avoir, près de l'enclos, un petit bois de cèdres ou de pins, que l'on ouvrirait pendant l'hiver aux moutons qui en brouteraient les branches. La matière résineuse de ces arbres leur est agréable et salutaire. Si on n'a pas ce bois à proximité, et si toutefois il n'est pas trop éloigné, il faudra en faire couper des branches et les donner aux moutons deux fois par semaine.

L'eau est indispensable dans le pâturage; si les moutons n'en ont pas besoin en été, quand ils sont à l'herbe, il ne peuvent s'en passer pendant l'hiver, surtout avec une nourriture sèche.

L'opinion la plus répandue, mais que je n'adopte pas, est que les moutons se trouvent mieux de n'être ni renfermés ni à couvert. Le grand air convient sans doute à leur santé, mais pourtant il est des circonstances, par exemple celle de la mise-bas, qui ne permettent pas de les laisser dehors, et d'ailleurs, bien que la nature leur ait amplement donné de quoi se garantir contre la rigueur des saisons, il n'est pas moins nécessaire de les mettre à l'abri pendant les pluies froides. En les laissant des mois entiers dans la boue et sous la neige, avec leurs toisons imprégnées d'une humidité glaciale, leur tempérament, quelque bon qu'il soit, en est nécessairement affecté, et ils demeurent exposés à toutes les maladies.

Ce serait leur faire courir tôt ou tard les mêmes risques que de les tenir continuellement debout ou couchés sur du fumier; mais comme ils ne doivent rester sous le hangar que pendant l'hiver, il n'y a rien à craindre si ce hangar est proprement tenu, et si on renouvelle souvent la litière dans l'enclos. Depuis la mi-avril jusqu'à la mi-décembre, ils ne doivent avoir besoin, pour les ga-

rantir pendant la nuit de l'attaque des chiens, que d'un parc, qui devra être construit de manière à pouvoir être changé fréquemment de place, les claires ayant de 6 à 7 pieds de hauteur, et les lattes étant debout et en dehors des traverses; mais si on craint de laisser son troupeau pendant tout l'hiver au même endroit, il sera aisé et peu coûteux de changer l'enclos, et d'y placer de temps à autre un apprentis convenable pour plus de sûreté.

Il est d'une grande importance que tous les animaux soient parfaitement privés; on les affourage, et on les manie plus aisément quand il est nécessaire de les inspecter; ce qui doit se faire assez souvent: alors on n'est pas obligé ou de courir après le troupeau, ou de le renfermer lorsqu'on ne veut examiner qu'un seul mouton; ce qui, outre le temps que l'on perd, dérange toutes les bêtes et quelquefois cause des accidens. Le soin d'appriivoiser les moutons exige un berger tranquille et soigneux; il devra les habituer par degrés, et principalement pendant l'hiver, à manger en sa présence et à prendre la nourriture de sa main: ce seront surtout les plus sauvages qu'il devra chercher ainsi à amadouer. En employant la patience et les bons traitemens, il aura en peu de temps tous les animaux à son commandement, et pendant toutes les saisons il pourra faire venir à lui et prendre le mouton qu'il voudra examiner. Un bon berger doit connaître tous les individus de son troupeau, ou, s'il était très-nombreux, au moins quarante à cinquante des plus remarquables.

Il y a dépérissement pour un troupeau, principalement lorsque les brebis n'en sont pas retirées à temps. On remarque effectivement, si tous les animaux sont assujettis au même régime, que les jeunes, de un à sept ans au plus, sont en bon état, tandis que ceux plus âgés montreront plus de maigreur, et que les plus vieux seront dans un état misérable et paraîtront malades. Le mouton ne vit pas long-temps; il a une croissance rapide, mais aussi il décline de bonne heure, quoiqu'on ait vu des brebis, âgées de douze à treize ans, faire encore des agneaux; mais ce sont des cas rares et exceptionnels. On doit profiter du moment de la tonte pour faire une inspection générale, et pour classer chaque animal. Que l'œil du maître examine attentivement, car c'est alors qu'il doit choisir et marquer les bêtes qu'il veut conserver pour la propagation, celles qu'il destine à l'engrais, et celles qu'il doit vendre à l'automne ou pendant l'hiver. Ce ne seront pas seulement les jeunes bêtes qui devront attirer ses regards; mais il devra encore examiner avec le plus grand soin la peau et les dents de ses brebis portières, et marquer pour la boucherie toutes celles dont les dents seraient usées, ou qui n'auraient pas une bonne peau. Un agneau, en naissant, a la mâchoire inférieure garnie de huit dents un peu pointues, que l'on nomme dents de lait (tout le monde sait qu'il ne vient ja-

mais de dents à la mâchoire supérieure du mouton). A l'âge d'un an, les deux dents du devant tombent et sont remplacées par deux autres plus larges. La deuxième année, il tombe deux dents de lait (une de chaque côté des dents de devant), qui sont remplacées par deux nouvelles, larges comme celles du devant; la troisième année, il en tombe encore deux autres, une de chaque côté, qui sont également remplacées par deux larges, et enfin, la quatrième année, les deux dernières tombent et sont encore remplacées par deux semblables: ainsi, au commencement de la cinquième année, la bouche est pleine ou faite, ayant à la mâchoire inférieure les huit dents larges.

Pendant la sixième année, les dents commencent à ne plus marquer, c'est-à-dire qu'elles s'usent sur le devant; la septième année, elles sont toutes devenues plus courtes, et il y en a quelquefois qui sont usées jusqu'aux gencives; alors l'animal commence à ne plus pouvoir brouter l'herbe des pâturages aussi aisément et aussi vite qu'il le faisait auparavant; il est également en retard pour prendre sa nourriture au râtelier et à la mangeoire: c'est à ce moment qu'on voit son embonpoint diminuer, son tempérament s'affaiblir, ses compétiteurs plus jeunes et plus vigoureux que lui le devancer, et manger les meilleures herbes à son nez. On a donc tort si l'on conserve un animal qui a autant de désavantage, et d'autant plus de tort, que ce genre de bétail ne demande pas plus de temps qu'une poule pour se renouveler par la propagation. Avec les soins requis, le troupeau s'accroîtra si vite qu'on sera embarrassé de savoir si on tuera les femelles agnelles ou brebis, et dans quelle proportion on conservera les moutons. Il est de règle de ne lever jamais plus de six toisons d'un animal, à moins qu'il n'ait des qualités particulières qui déterminent à le conserver plus long-temps.

J'ai éprouvé que le meilleur moment pour la tonte est vers le milieu de mai. Il y a du danger pour les animaux à les dépouiller de leurs toisons de trop bonne heure. S'il survient une pluie glacée aussitôt après la tonte, elle fera périr beaucoup de bêtes, tant elles sont alors sensibles au mauvais temps; et si quelques jours après il survient des temps pluvieux et froids, le seul remède est de tenir le troupeau à l'abri, jusqu'à ce qu'une température plus douce permette qu'on leur fasse respirer le grand air (1).

(1) J'ai trouvé dans le même ouvrage le préservatif suivant contre le mauvais temps après la tonte.

« Lors de la tonte, il faut préparer un mélange de parties égales de goudron et d'huile de poisson, que l'on remuera sur un feu doux, et aussitôt la toison enlevée, on l'appliquera tiède, sur la peau de l'animal, depuis la tête jusqu'à la queue avec une large brosse. On peut alors re-

Il est facile de renouveler son troupeau en peu de temps par la vente des vieux animaux ; et en donnant aux jeunes une abondante et bonne nourriture, on parvient à améliorer sa laine et à en augmenter le poids. Pour cela, il n'est pas nécessaire de changer sa race ; il suffit de choisir les meilleurs moutons. A la tonte, les toisons sont dans toute leur crue ; leurs qualités et leurs défauts sont patens ; c'est donc dans ce moment que l'on doit faire un choix définitif de ce que l'on veut conserver, car quelque apparence qu'ait un agneau, quant à la forme et à la taille, la qualité de sa laine ne peut se juger qu'à la première tonte. On doit rechercher celle qui est ondulée, bien serrée ou tassée,

mettre de suite les moutons dans leur pâture, et ils n'ont plus besoin que des soins ordinaires, qu'en bonne économie agricole on doit leur donner en tout temps. Cette méthode, mise en pratique, et continuée pendant cinq années successives avec la précaution recommandée plus haut, a parfaitement réussi. Le pourquoi, je laisse à de plus savans à le dire, et je me borne à citer le fait. Le jus d'ail a été trouvé le remède le plus souverain dans presque toutes les maladies des moutons, excepté cependant pour celles provenant du manque de nourriture et de vieillesse. »

Le goudron et l'huile de poisson doivent former une espèce de cirage qui paraît devoir garantir la peau de l'humidité. J'ai dit plus haut que l'huile de poisson écarte les mouches, et paraît repousser à tous les insectes.

Le révérend docteur Peters, de Londres, qui a habité précédemment les États-Unis, vient de faire insérer dans une gazette américaine le remède suivant pour garantir les moutons des poux de bois. Il faudra appliquer cet onguent en octobre.

« Prenez 4 livres de goudron, mettez-le dans un pot de fer sur un feu doux jusqu'à ce qu'il soit bien liquide. Vous aurez fait fondre dans un autre pot 8 livres de beurre salé, que vous verserez doucement dans le goudron, remuant bien le mélange avec une spatule, et laissant le sel du beurre dans le fond du pot ; alors augmentez le feu, et faites bouillir le mélange, le remuant de temps en temps ; laissez refroidir ; le jour suivant, l'onguent aura la consistance voulue, et on pourra l'employer.

» Les moutons ayant été tondus au printemps, la laine sera courte pendant l'été, et les poux de bois seront peu nombreux ; ce ne sera qu'au mois d'octobre que, la laine étant devenue plus longue, ils commenceront à incommoder les moutons. Voici, pour les détruire, la manière d'appliquer l'onguent.

» Le berger séparera la laine le long de l'épine, depuis la tête jusqu'au bout de la queue ; alors, avec deux doigts, il en frotera abondamment la peau qui, par sa chaleur, fera fondre l'onguent, et le fera couler des deux côtés de l'épine sur une largeur d'environ 2 ou 3 pouces.

» Le berger séparera de nouveau la laine, à 2 ou 3 pouces de l'épine, où l'onguent avait cessé de s'étendre ; il en mettra de nouveau, qui, en se fondant, descendra de même encore de 2 ou 3 pouces. Le berger continuera à séparer la laine des deux côtés, et à mettre de l'onguent jusqu'à ce que la peau en soit lubrifiée. Un berger pourra oindre ainsi une vingtaine de moutons par jour. Cet onguent détruira toute espèce de poux, guérira la gale, adoucira la peau, et augmentera la croissance et la qualité de la laine. Les moutons, ainsi débarrassés de la vermine, seront plus tranquilles, et profiteront davantage. Le coût de l'onguent et la peine de le froter ne peuvent entrer en comparaison avec le bénéfice qu'on en retirera. » Cet onguent serait excellent pour les mérinos dont on conserve les toisons pendant deux ans ; mais je préfère l'huile de poisson au beurre salé.

(Note du Traducteur.)

et qui n'a pas de jarre (on appelle ainsi des poils lisses et raides qui sont mêlés à la laine, sur tout le corps, principalement au dos et aux cuisses). Un seul bélier qui aura beaucoup de jarre détériorera tout un troupeau pour plusieurs années. Chaque brebis qui aura aussi ce défaut reculera encore davantage l'époque de l'amélioration.

C'est une erreur malheureusement trop commune de juger un animal par la grosseur apparente que lui donne une toison longue et grossière. Cette grosseur est trompeuse, et ne peut en imposer qu'à l'observateur superficiel. Que l'on tonde un pareil animal, et que l'on examine sa carcasse et sa toison, la carcasse aura perdu toute sa prétendue beauté, et l'on ne trouvera qu'une laine rude, trop longue pour être cardée facilement, qui ne pourra faire qu'un drap grossier, en un mot, qui ne sera bonne qu'en matelas.

Cependant, toute personne qui n'est pas habituée à examiner la laine peut accoutumer son œil à en saisir les défauts et les avantages de manière à pouvoir juger la qualité, soit de la toison entière, soit d'un simple échantillon. Le moyen le plus prompt d'acquiescer cette faculté est de prendre fréquemment des mèches de laine, soit à ses animaux, soit à ceux de ses voisins, et de les comparer, ayant soin de prendre ces mèches aux mêmes parties du corps, parce que, dans le plus grand nombre des moutons, il y a une différence sensible dans la qualité de la laine des divers endroits du corps. Vers le milieu du côté, et près de l'épaule, est la place où la laine a le plus de qualité et d'uniformité (1).

M. John Philips, en Pensylvanie, a prouvé, par une expérience de dix-sept ans, qu'il est avantageux de tondre dans le mois d'août les agneaux nés de bonne heure au printemps. A la tonte suivante, ils n'ont pas, à la vérité, la laine tout-à-fait aussi longue que ceux qui n'ont pas été tondus, mais elle est plus épaisse et plus fournie, et elle conserve cette qualité par la suite. Outre cet avantage, les agneaux ne souffrent pas autant des poux de bois.

MANIÈRE D'ENGRAISSER LES AGNEAUX, PAR UN AMÉRICAIN.

Pour engraisser les agneaux que l'on veut vendre, il faut préalablement bien nourrir les mères, soit en les mettant dans un champ de seigle, soit en leur donnant des racines qui procurent beaucoup de lait. Au fur et à mesure

(1) L'auteur n'approuve pas le lavage de la laine à dos. Le reste du mémoire n'offre rien de particulier et d'intéressant.

(Note du Traducteur.)